



Axé sur l'éternelle question du triangle amoureux, ce recueil de dix-huit nouvelles met en scène des destins de femmes devant l'amour. Sur un mode toujours différent où le sens de l'humour et le trait d'esprit sont au rendez-vous, ces histoires d'amour posent toutes à leur façon le problème du couple, version officielle ou clandestine. Trompées et trompant, jalouses et jalousées, tendres et désabusées, rusées ou apeurées, les femmes portraiturées dans ces aventures sentimentales oscillent, à leurs risques et périls, entre la routine, la passion, la rupture.

Lori Saint-Martin explore sans détour les méandres de la phénoménologie amoureuse. Elle a su trouver une vaste gamme de tons qui sonnent juste, multiplier les points de vue, donner au mensonge sa vraie langue, et réactualiser un thème dont la révolution sexuelle des années soixante-dix avait un peu hâtivement sonné le glas.

Lettre imaginaire à la femme de mon amant ajoute une voix originale et rafraîchissante au concert des nouvelles voix féminines.

Lori Saint-Martin vit à Toronto, où elle enseigne la littérature québécoise et la traduction, en plus d'agir comme interprète de conférence à la pige. Elle collabore à de nombreuses revues québécoises et étrangères et s'intéresse de très près à toutes les questions touchant le féminisme. Elle a publié des textes dans *La Nouvelle Barre du jour*, *Liberté*, *XYZ*, *Arcade*, *Estuaire* et *Moebius*; plusieurs de ses nouvelles ont été diffusées à Radio-Canada. Elle remportait en septembre 1990 le deuxième prix du Concours de nouvelles de *XYZ*. *Lettre imaginaire à la femme de mon amant* est son premier livre de fiction.

COLLECTION FICTIONS

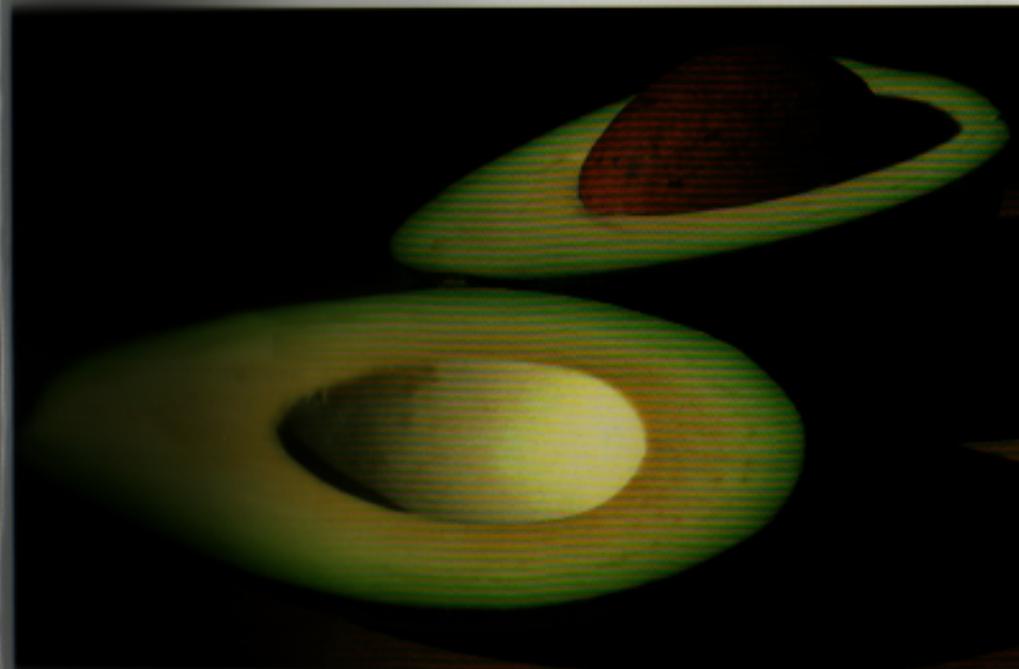


L'HEXAGONE LETTRE IMAGINAIRE À LA FEMME DE MON AMANT LORI SAINT-MARTIN

Lori Saint-Martin

Lettre imaginaire à la femme de mon amant

Nouvelles



L'Hexagone

lets d'argent qui tintaient, sa voix qui le soulevait, nocturne. Elle parlait, parlait, Martin admirait son accent parisien. Elle était née en Andalousie, ses parents avaient quitté le pays lorsqu'elle avait six ans. La misère à Paris, tu ne peux pas savoir, ma mère faisait des ménages, les Français nous méprisaient, au Québec on a de l'espace, les gens sont ouverts.

Ils se sont revus, ont fait l'amour, un jour elle s'est installée chez lui. Tout en elle l'enchantait, le submergeait, avec la beauté douloureuse de ce qu'on sait passer : la peau légèrement hâlée de Cecilia, les longs cheveux noirs, les seins lourds de Cecilia, ses jambes qui l'enserraient, ses gémissements.

*

Cecilia

→ En espagnol, les verbes *amar*, *querer*, qui signifient « aimer », s'emploient uniquement dans le cas des personnes. Pour les choses, il y a un autre verbe, *gustar*. Martin regarde « je t'aime » se démultiplier : *te amo, Cecilia, te quiero* ; le « je » disparaît au profit de sa passion, comme il se doit.

Il s'est mis à l'espagnol, avec la méthode « 90 leçons en 90 jours » et une vieille grammaire. Cecilia sourit, les langues ne s'apprennent pas dans les livres, elle ne veut pas l'aider, elle en a assez de ses cours. « Bien prononcer une langue vivante est à la portée de tout le monde », dit le manuel. Les amies de Cecilia pouffent de rire lorsqu'il essaie de placer un mot, elles lui répondent du haut de leur français approximatif, il les hait. Elles l'ont pesé, il ne fait pas le poids. Elles vont et viennent en maugréant, évitent de le regarder. Quitte-le, tu es trop bien pour lui, voilà ce qu'elles disent à Cecilia, dans leur espagnol trop dru, trop oblique, il ne saisit que des intonations, un ton. Elles boivent du thé et croquent des graines de tournesol, *pipas*, crachent les écales d'un geste expert, assises à même le tapis, leurs voix fortes, sûres d'elles, leurs voix le noient.

Longtemps il a ignoré les raisons de la présence de Cecilia au Québec. Un jour il l'entendit prononcer un nom : Philippe. Il l'a interrogée. Le fils d'un diplomate en poste d'abord à Madrid, ensuite à Paris, et qui a regagné le Québec. Il connaissait parfaitement l'espagnol, il a su parler à Cecilia dans sa langue, la langue de son enfance. Cecilia l'a suivi, il l'a quittée. Elle ne se résignait pas à partir, un jour, croyait-elle, il allait lui revenir. Martin arrive mal à imaginer Cecilia folle d'amour, Cecilia qui a besoin de quelqu'un, Cecilia qui supplie.

*

Le verbe « être » se traduit par *ser* ou par *estar*. *Ser* vise l'essence, *estar* les circonstances, dit le manuel. *Soy un hombre, estoy en Paris*. « Je suis un homme, je suis à Paris. » Martin n'admet pas que pour se dire amoureux, on utilise *estar*, le verbe de l'impermanence. Cecilia est son essence, son cœur ; elle lui va comme un gant, *como anillo al dedo*, comme une bague au doigt.

*

D'un week-end à New York, il a rapporté comme souvenir l'accent de Cecilia qui parle anglais, sa voix neuve, légère, aérienne. Voici une photo d'elle devant les Nations-Unies : son sourire n'est-il pas un peu forcé, à la pensée des fils de diplomates ? Pourtant elle vit, elle sourit, son cœur bat, têtu et fermé, elle ne vit pas pour Martin, tant pis, elle est là, près de lui, elle est là.

*

En espagnol il y a cinq formes de la deuxième personne : *tú*, *vosotros* ou *vosotras*, qui sont le pluriel de la forme familière,

